CHAP. XXXIII. — LE REVENU GÉNÉRAL, LE PRODUIT BRUT ET LE PRODUIT NET

I. Ce que sont le Produit brut et le Produit net. — II. Le produit net n'est identique ni avec la Rente, ni avec l'excès des Subsistances qui ne servent pas aux classes agricoles, ni avec le Fermage, ni avec l'intérêt du prix des terres. — III. Une production intelligente doit viser à obtenir un produit net. — Erreur de quelques philanthropes à cet égard. — IV. Produit net et Produit brut au point de vue national et social.

804. Au commencement de la troisième partie, il a été traité des principes et des modes de répartition du revenu social résultant de la production. Nous avons ensuite étudié chacune des branches de ce revenu, séparément et dans ses rapports avec les autres. Il nous reste à présenter quelques éclaircissements au sujet du Revenu en général, et de la distinction entre le Produit brut et le Produit net, notions qui ont beaucoup occupé les premiers économistes et ont fourni matière à des controverses que les progrès de la science ont rendues sans objet.

§ 1. Ce que sont le Produit brut et le Produit net.

805. Considérons d'abord la production en général.

La plupart des Produits ne sont obtenus qu'au moyen de consommations ou d'avances (65, 115). Le producteur cherche, avant tout, à prélever, sur le résultat de la production totale, ce qu'il a dépensé, avancé ou consommé pour l'obtenir ; et lorsqu'il ne retire que des valeurs égales aux valeurs consommées, il y a transformation de richesses, mais il n'y a pas accroissement. Ce qui reste du produit (les avances et le payement des fournisseurs de la terre, du travail et du capital étant remboursés), c'est ce que l'on doit aujourd'hui appeler le **produit net** ou **revenu net**, ou *Bénéfice*, — le **produit brut** ou **revenu brut** étant le produit total, l'ensemble de toutes les choses utiles que l'exploitation procure, produit net compris (679).

De cette définition on peut tirer les deux propositions suivantes, qui sont évidentes par elles-mêmes :

1° Le produit net de l'industrie agricole (ou extractive) peut être nul ; et alors il n'y a ni *rente* ni *intérêt* pour le propriétaire, ni accroissement dans la richesse nationale *provenant de la terre*;

2° Le produit brut, lorsqu'il ne contient pas un produit net, peut même ne pas suffire au remboursement des avances avec leur profit naturel (intérêt du capital) ; il y a encore perte non seulement pour l'entrepreneur, mais encore pour la société tout entière.

3° Ce qui est vrai de la terre est également vrai de toutes les forces productives ; elles peuvent toutes donner un produit net. — Seulement, l'industrie agricole peut donner un *produit net territorial* et un *produit net industriel*, résultant du travail et du capital qu'on y applique, tandis que les autres industries ne peuvent donner qu'un seul produit net, le produit industriel.

Cette judicieuse observation (795), faite par Rossi [1], nous permet d'apprécier, en partie, la portée du théorème fondamental des physiocrates. L'erreur de ces premiers économistes était d'imaginer qu'il n'y a de *produit net* [2] que celui de la terre, et que les hommes voués à toute autre industrie que l'industrie agricole ne font que reproduire ce qu'ils ont consommé, sans obtenir un produit net (795*). — Or, les physiocrates se trompaient, parce qu'ils avaient une notion incomplète de la production en général et de la Rente en particulier, rente qui était pour eux la *cause* et non l'*effet* du prix des denrées, et qui entrait comme élément forcé, constitutif, du prix courant des produits du sol (791). Ils en concluaient logiquement que là où il n'y a pas rente territoriale, loin d'y avoir profit, il y a perte, le produit ne pouvant pas même obtenir, sur le marché, le prix nécessaire, le prix égal aux frais de production.

805*. Au point de vue particulier, Produit brut général et Produit net ont aussi la même signification naturelle de Résultat de la production et de Bénéfice. — Pour le propriétaire de terre, de mine ou d'emplacement, c'est le Fermage qui est le produit ou revenu net ; — pour le capitaliste, c'est l'Intérêt ou le Loyer ; —

[1] 1re leçon du *Cours d'écon. polit.*

[2] Quand on a prélevé, sur la reproduction totale de l'année, les *reprises* du cultivateur, le reste s'appelle donc le *produit net* ou *revenu disponible* ». [*Explication du tableau économique* (de Quesnay), par l'abbé Baudeau, *Physiocrates*, t. II de la *Collection des princ. écon.*, p. 838.]

Les physiocrates ont fait sur le *Produit net* de longues théories peu intelligibles, qu'il serait hors de propos d'exposer ici et qui ne présentent plus d'ailleurs aucun intérêt. Les physiocrates avaient l'instinct de la vérité sur divers fondements de la science, dont quelques-uns ont été éclaircis par eux ; mais leurs écrits sont la preuve que leur pensée n'était pas, à beaucoup d'égards, suffisamment nette.

pour l'entrepreneur, c'est le Bénéfice et les frais de son entretien personnel correspondant aux Salaires ; — pour l'ouvrier, c'est le Salaire (757), — moins les frais que chacun d'eux est obligé de supporter.

§ 2. Le Produit net n'est identique ni avec la Rente, — ni avec l'excès des subsistances qui ne servent pas aux classes agricoles, — ni avec le Fermage, — ni avec l'Intérêt du prix d'achat des terres.

806. Il ne faut donc pas confondre le produit net et la Rente, comme faisaient les physiocrates.

Ces deux résultats de la production agricole tendent à se confondre, comme le prix de revient et le prix courant, dans toutes les industries ; mais ils ne sont pas identiques. La rente seule peut être nulle ou à peu près, en même temps que le produit net peut être assez important. Supposez, en effet, un pays neuf, fertile, occupé par une population qui ne se fait pas concurrence, qui est munie de l'intelligence et du capital suffisants ; supposez, en outre, que les terres abondent et sont à la disposition des cultivateurs ; la rente du propriétaire sera nulle, personne n'ayant intérêt à payer un droit domanial à celui qui possède ce qu'on trouve si facilement ; et cependant le produit net de l'industrie agricole pourra être considérable dans ce pays.

Ce phénomène économique a été souvent observé dans les États-Unis d'Amérique ; on peut le retrouver dans d'autres localités, et l'on se tromperait en qualifiant ces pays de pauvres, par cela seul que les propriétaires y trouvent peu ou pas de rente. On se trompait en Angleterre, quand, avant la réforme douanière, on prenait la rente élevée des domaines pour autre chose que pour l'effet d'un monopole abusif en faveur des propriétaires terriens. On se trompait naguère en France, quand on prenait pour un signe de prospérité l'élévation des baux dans le Nord, par suite de la culture de la betterave, qui avait amené entre les fermiers une grande concurrence, c'est-à-dire excès de la demande des terres sur l'offre, et finalement une très forte rente.

807. Ce que nous venons de dire du Produit net et de la Rente s'applique au Produit net et au Fermage.

Il est aussi facile de voir, sans autres explications, que le

Produit net de l'entreprise agricole est autre chose que l'intérêt du capital employé à l'achat de l'instrument fixe (voy. le chap. précédent, § v).

On ne peut pas confondre non plus le produit net avec l'excédant des subsistances qui restent après la nourriture de la classe agricole. Il peut se faire, en effet, que les cultivateurs vendent un excédant du blé, et que ce blé ne produise pas assez pour compenser les frais de culture. Dans ce cas, plus fréquent qu'on ne pense, il n'y a évidemment pas de produit net.

808. Toutes ces confusions ont souvent été faites et ont jeté du trouble dans les discussions.

§ 3. Une production intelligente doit viser à obtenir un Produit net. — Erreur de quelques philanthropes à cet égard.

809. A propos du Produit brut et du Produit net, il s'est élevé un dissentiment entre les économistes et ces publicistes, qui ont, en général, le tort de se croire plus amis des hommes, par cela seul qu'ils se proclament *philanthropes*[1].

Les économistes, défendant les machines, les améliorations agricoles, le progrès enfin, ont avancé qu'une production intelligente doit viser à obtenir un *produit net*. — Cette proposition est évidente ; le produit net seul (territorial ou industriel) accroît la richesse particulière et sociale, richesse indispensable pour que l'aisance pénètre peu à peu, toutes choses égales d'ailleurs, dans les diverses couches d'une population qui ne méconnaît pas le principe de la prévoyance.

Quand on voit dans un pays les hommes s'acharner sur un sol ingrat ou exploiter une terre fertile par des procédés trop coûteux, c'est que ce pays est en dehors des voies naturelles et rationnelles de la science agronomique. Mais si, pour y rentrer, il faut altérer la proportion actuellement existante entre le travail

[1] Divers *philanthropes*, hommes politiques, administrateurs, financiers, etc., se font un titre de leur ignorance en économie politique ; — mais la philanthropie vraie peut-elle faire abstraction des vérités économiques, c'est-à-dire de la nature des choses ? A nos yeux, il est impossible qu'un économiste digne de ce nom ne soit pas un ami de l'humanité ; et il est indispensable qu'un philanthrope n'ignore pas l'économie politique, s'il ne veut tomber dans les plus grossières erreurs et prêcher, sans s'en douter, des théories subversives, arriérées, et menant droit au paupérisme et au communisme.

et le capital ; s'il faut remplacer les hommes par les machines ; s'il faut faire des prairies et déplacer des laboureurs ou des bergers, est-ce l'économie politique qui est cause de ces nécessités ?

Elle est venue, d'accord avec la science agronomique, dire le mal, c'était son devoir ; elle peut aider à rendre une transition moins brusque, ce qui a quelquefois été son heureuse mission. Mais le philanthrope, qui nie la cause du mal, qui conseille des moyens aboutissant à la propagation irréfléchie de l'espèce humaine, afin que les possesseurs du monopole des terres continuent à voir monter la rente, en présence de cette nuée de mangeurs de pommes de terre et de maïs, ce prétendu philanthrope est, au dire de Rossi[1], ou « un simple ou un habile ».

C'est avec le Produit net, qu'il y ait avec lui Rente ou non, que les cultivateurs, entrepreneurs et ouvriers achètent aux autres hommes les produits de l'industrie, du commerce, des sciences et des arts.

810. Moins il y a d'hommes employés à la culture pour produire les subsistances nécessaires à la population, plus l'industrie agricole est en progrès ; l'inventeur de la charrue fut un des plus grands bienfaiteurs de l'espèce humaine.

Citons ici un passage de Joseph Droz[2], pour avoir l'occasion de signaler un malentendu. « Un écrivain distingué, dit-il, Ricardo, prend la plume pour être utile à ses semblables. Mais, entraîné par ses calculs, il semble quelquefois oublier les hommes et ne tenir compte que des produits. Par exemple, il établit que dans une contrée où se trouvent dix millions d'habitants, si le travail de cinq millions d'entre eux suffit pour les nourrir et les vêtir, ce pays n'aurait point d'avantage à compter douze millions d'habitants, si le travail de sept millions devenait nécessaire pour obtenir les mêmes résultats[3]. Il lui est donc indifférent que deux millions d'individus existent ou n'existent pas, si le produit est le même. En lisant certains économistes, on croirait que les produits ne sont pas faits pour les hommes, et que les hommes sont faits pour les produits.

[1] Introduction à l'*Essai sur le princ. de la population*, de Malthus, dans la *Collection* Guillaumin, p. 45. Voy. un passage cité dans *Principe de population*, p. 146, 2e édition.

[2] *Économie polit.*, 2e édit., p. 59.

[3] *Des Princ. d'écon. polit.*, t. II, p. 224, trad. par M. Constancio ; Paris, Aillaud.

On ne peut qu'applaudir à cette heureuse formule : « Les produits sont faits pour les hommes, et les hommes ne sont pas faits pour les produits ». Mais il ne faut pas se laisser entraîner à l'illusion qui a gagné l'excellent cœur de J. Droz, et dont on a beaucoup abusé après lui, pour accuser Ricardo d'être « sans entrailles ». Si les cinq millions et les sept millions d'hommes que Ricardo met en opposition produisent la même richesse, par hypothèse ; s'ils se la partagent, il est évident que les cinq millions seront plus heureux que les sept. Donc, il est désirable en pareil cas que le pays n'ait que dix millions d'habitants au lieu de douze. En d'autres termes, la question est celle-ci : Une masse de richesses étant donnée, est-il désirable que les co-partageants soient au nombre de dix ou de douze ? Si l'on admet ensuite, par seconde hypothèse, que cette masse est à peine suffisante pour les dix, peut-on conclure autrement que Ricardo ?

§ 4. Produit net et Produit brut au point de vue national ou social.

811. J.-B. Say a établi cette proposition que : « Pour une nation, le produit net et le produit brut sont la même chose, — parce que les frais remboursés par un entrepreneur sont des profits acquis par un autre... Le revenu d'une nation est, par conséquent, la valeur brute de tous les produits, sans défalcation aucune, même de ceux qu'elle tire de l'étranger ; car elle ne peut les avoir acquis qu'au moyen de ses propres produits ».

Storch et Rossi ont combattu cette proposition, défendue par M. A. Clément.

Nous n'entrerons point ici dans cette discussion, qui nous paraît, ainsi que ce dernier économiste l'a fait observer, provenir d'une confusion, à propos des mots *profits* et *revenus*, et à cause de l'oubli que J.-B. Say a fait dans son commentaire de cette assertion (souvent mentionnée par lui), — que ces profits, ces revenus, ces valeurs produites, doivent s'entendre du résultat de la production, après que le capital a été intégralement rétabli (365).

Comme le revenu normal de chaque individu doit être pris sur

son produit net, et comme le revenu national est l'ensemble des revenus particuliers, le produit net total est la somme des produits nets individuels. Or, ce produit net, total ou général, comprend l'ensemble des valeurs annuellement produites, et correspond au produit brut, comme l'entendait J.-B. Say[1].

[1] Voy. J.-B. Say, *Epitome*, t. III de ses *Œuvres* dans la *Collection des principaux économistes;* — Storch, *Cours*, t. V, p. 411; — Rossi, *Cours*, t. II, 2e leçon; — A. Clément, article PRODUIT NET, *Dict. d'économie politique.*

CINQUIÈME PARTIE

CONSOMMATION OU EMPLOI DE LA RICHESSE

Il était impossible de parler de la Production sans faire intervenir le phénomène de la Consommation, qui s'y lie naturellement, puisque pour produire la Richesse, il faut en employer ou en consommer. C'est ainsi que nous avons eu besoin de nous servir du terme de Consommation, et que nous avons dû en expliquer le sens en développant les fonctions du Capital (115).

Dans les chapitres suivants, nous précisons tout à fait la nature de la CONSOMMATION *en général et de quelques consommations spéciales : celles des oisifs, des Pauvres, etc. — Nous exposons la loi fondamentale de la Consommation, ainsi que le rôle du Producteur et du Consommateur, ce qui complète la théorie des Échanges et des Débouchés. — Nous parlons ensuite des* CONSOMMATIONS PRIVÉES, *à propos desquelles surgissent les questions du Luxe, de la Prodigalité, de l'Économie, de l'Absentéisme, etc. — Nous terminons par des considérations sur les* CONSOMMATIONS PUBLIQUES.

CHAP. XXXIV. — LA CONSOMMATION EN GÉNÉRAL

I. Nature de la Consommation. — Classification des consommations. — II. Limite de la Consommation. — III. Rapport de la Consommation avec la Production. — Producteur et Consommateur. — Importance du consommateur.

§ 1. Nature de la Consommation et classification des Consommations.

812. Nous avons dit au début de ce cours que par **Consommation** il faut entendre (31, note) *l'usage, l'emploi* de l'Utilité qui réside dans les produits; — or, faire usage des produits, les employer, c'est transformer leur utilité et la valeur qui en résulte, ou l'altérer, ou bien encore la détruire totalement. Car, de même que produire, ce n'est pas créer la matière, mais la